

Urgences

Casgrain : 2, Crémazie : 1 : Réflexions autour de l'histoire littéraire et de ses aléas contemporains au Québec

Marie-Andrée Beaudet

Multiplés de Hamlet
Numéro 25, octobre 1989

URI : id.erudit.org/iderudit/025548ar
<https://doi.org/10.7202/025548ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN 0226-9554 (imprimé)
1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudet, M. (1989). Casgrain : 2, Crémazie : 1 : Réflexions autour de l'histoire littéraire et de ses aléas contemporains au Québec. *Urgences*, (25), 88–89. <https://doi.org/10.7202/025548ar>

Tous droits réservés © Urgences, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

l'aliénation (côté « non-poème ») est aussi, est déjà une bataille dans la langue (côté « poème »): c'est bien « malgré moi », contre ma volonté — et « pour ne pas périr » (27 octobre 1954, p. 25) —, que, griffonnant « mes papiers du temps de la dérision », j'écris. On aura remarqué l'anagrammatique sas qui va de « papiers » à « pas périr » et inversement.

- 9 « Amnésique Miron »: dans « Notes sur le non-poème et le poème » (1965), *L'homme rapaillé*, p. 126. « Archaïque Miron »: dans « Épitaphe », poème publié dans *L'arbre à paroles*, Flémalle (Belgique), n° 55, septembre 1985.

Casgrain : 2, Crémazie : 1

Réflexions autour de l'histoire littéraire et de ses aléas contemporains au Québec

À lire ce qui s'écrit au Québec sur la littérature québécoise, j'ai de plus en plus l'impression que l'histoire littéraire d'ici n'appartient pas vraiment à la littérature ou, pour le dire autrement, que la littérature québécoise, dans l'esprit tout au moins d'un bon nombre de ceux qui se sont donné pour tâche de retracer les lignes de son parcours, ne trouve pas vraiment — pas encore? — sa place dans la vaste histoire des littératures de ce monde. Quelque chose achoppe. Je sens de plus en plus nettement le malaise et les effets pervers d'un non-dit, d'une sorte d'inavouable douloureux qui mine la substance même du discours.

Ce que j'avance ne vise ni les théories ni les méthodes. De ce côté, les choses bougent. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire les actes du colloque sur l'histoire littéraire, tenu à l'Université Laval, en octobre 1986, et qui viennent d'être publiés aux Presses de l'Université Laval¹.

Mes propos sont d'un autre ordre. Ils appartiennent à ce que l'on pourrait appeler l'observable des pratiques, tant celles de l'écriture que celles de la lecture. Pratiques que révèlent les rares publications destinées à un public débordant la communauté des chercheurs et des spécialistes de l'histoire littéraire.

Plus concrètement, et il n'y a qu'à regarder autour de soi, les travaux relevant de l'histoire littéraire (études, biographies², etc.) n'intéressent grosso modo, que ceux qui s'y emploient. Ils n'intéressent guère les lecteurs (du moins, c'est ce que semblent penser les auteurs savants et les éditeurs de littérature générale). Ils n'intéressent pas plus — le fait mérite qu'on s'y arrête — les écrivains québécois³. Pourtant, ailleurs, on réaffirme l'importance des jeux complexes et vitaux, pour la littérature, de la filiation. À une question portant sur ses « maîtres » en littérature, l'écrivain espagnol Camilo José Cela, prix Nobel 1989, répondait récemment: « Tous ceux qui ont écrit en espagnol avant moi, absolument tous, sans aucune exception. » Et il ajoutait ceci en quoi je crois aussi très fortement: « La littérature est une culture, une course à relais, il n'y a pas chez elle de génération spontanée ou de science infuse. »⁴ Autrement dit, comme l'écrivait Mallarmé ou Valéry (j'oublie): La littérature naît de la littérature. Bref, qui s'intéresse à la littérature ne peut espérer avancer sans prendre en considération les acquis de ses prédécesseurs.

On parle peu, ici, d'histoire littéraire ou, si l'on en parle, c'est d'une manière gênée, réactivant à même les idées et hypothèses, les regrets d'un lointain mais toujours tenace échec. On laisse entendre (ces choses-là ne se disent jamais à voix haute) qu'il est dommage que

cette littérature et que son histoire soient si peu intéressantes, au fond, si peu littéraires! On sait que j'exagère à peine et que depuis Camille Roy, le ton de nos critiques et commentateurs a toujours été porteur d'une double contrainte: d'un côté, affirmer l'existence d'une littérature et, de l'autre, en dire l'impossibilité.

Alors que pour la majorité des peuples, l'histoire littéraire, tout comme d'ailleurs l'histoire sociale ou politique, constitue un lieu de reconnaissance, d'affirmation et, le mot n'est pas trop fort, de célébration, ici, on évite le sujet. Le désintérêt va jusqu'à cesser de l'enseigner et de la considérer comme une matière obligatoire, un savoir nécessaire. La difficulté, si on en croit ce qui transparaît en filigrane de bien des écrits sur notre littérature, viendrait de la nature même de son histoire. Jeune, terne et sans grâce, elle ennuie. À peine née, cette littérature aurait été détournée de son être propre et asservie à d'autres fins que les siennes. La pauvre! Casgrain l'a emporté sur Crémazie, et voilà pour quoi votre fille est muette!

J'aime bien l'abbé Casgrain, moi. C'est un des grands personnages de notre histoire littéraire. Il faudra un jour lui rendre justice.

Ces réflexions, encore brouillonnes et fragmentaires, m'assaillent au moment où m'attend la lecture d'un essai dont le titre m'a immédiatement plu: *Naissance d'une littérature*⁵, et où je termine la rédaction d'une biographie, celle de Charles ab der Halden, ce critique français à qui Jules Fournier affirmait, par lettre ouverte, que la littérature «canadienne-française» n'existait pas. Cela explique mon humeur et mes propos. Je veux bien le croire.

Marie-Andrée Beaudet

- 1 Clément Moisan (sous la direction de), *L'histoire littéraire. Théories. Méthodes. Pratiques*, Québec PUL, 1989, 284 p.
- 2 Il y a heureusement des exceptions à la règle: certains travaux consacrés à quelques rares auteurs «classiques» connaissent une large diffusion. Je pense à la biographie que Paul Wyczynski a consacrée à Nelligan.
- 3 Parmi ces exceptions, il faut compter celle de la réédition de *La légende d'un peuple* de Louis Fréchette dont l'idée revient au poète Claude Beausoleil. Louis Fréchette, *La légende d'un peuple*, introduction de Claude Beausoleil, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1989, 281 p.
- 4 Camilo José Cela: «Je suis un hérétique», texte et entrevue par Ramon Luis Acuna, Paris, *Le figaro*, 30 octobre 1989, p. 7.
- 5 Réjean Beaudoin, *Naissance d'une littérature. Essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française, 1850-1890*, Montréal, Boréal, 1989, 209 p.

Shakespeare en dictionnaire français

Michel Grivelet, Marie-Madeleine Martinet et Dominique Goy-Blanquet, *Shakespeare de A à Z... ou presque*, Paris, Aubier, 1988, 512 p.

Mais une bibliographie, même sélective, eût exigé pour être équitable beaucoup plus d'espace que n'en offre ce volume. Une estimation récente (*The Times Literary Supplement*, 10 avril 1987) fait état sur Shakespeare de 8,8 publications (livres et articles) par jour.

Shakespeare de A à Z... ou presque, p. 9

Les choses en sont donc là: dans un livre de plus de cinq cents pages consacré à Shakespeare, son époque, son milieu et son œuvre,